

## TEXTE BORDEAUX PENDANT L'OCCUPATION

Je vis à Bordeaux, capitale de la défaite et de l'exode, qui est militairement occupée depuis la fin du mois de juin 1940 par la VII<sup>e</sup> armée allemande.

Le 3 octobre 1940 est promulguée la loi sur le statut des juifs par le régime de Vichy, dirigé par Pétain.

Je vis à Bordeaux qui n'était en réalité qu'une position stratégique en raison de son port qui permettait l'accès à l'Atlantique et à l'empire colonial, et son estuaire était une porte d'entrée potentielle pour une opération alliée.

Je me souviens de la construction par des prisonniers nord-africains, des républicains espagnols et d'ouvriers français, d'une base sous-marine intégrée au dispositif de l'organisation Todt, où nous vîmes parfois quelques sous-marins allemands et italiens abrités à cet endroit-là

Je vis à Bordeaux où le port de l'étoile jaune est imposé, ainsi que le recensement.

Je vis à Bordeaux et j'ai encore cette image de mon « fichier juif », avec ces deux photos de moi, présent comme si j'étais un prisonnier.

Je vis à Bordeaux et je n'étais pas encore conscient à ce moment là., conscient de quoi...?

Je vis à Bordeaux où l'occupant était omniprésent dans la ville, où sa présence physique était visible, tant dans la signalétique des rues, que par les défilés quotidiens, ou bien encore les concerts de musique allemande donnés en extérieur.

Je vis à Bordeaux et me remémore toujours que le siège du commandement militaire de l'armée allemande (*Kommandantur*) se situait dans un hôtel particulier, l'hôtel Ballande, Place Pey-Berland. La *Propaganda Staffel*, qui contrôlait la presse, comme *La Petite Gironde*, *La Liberté du Sud Ouest*, *La France de Bordeaux*, eux, se trouvaient au 50 rue Judaïque. Aussi, une antenne du contre-espionnage allemand (*Abwehr*) était cours de l'Intendance.

Papa me racontait souvent où les « méchants », comme il les appelait, se trouvaient, pour que je sache quels étaient les lieux les plus dangereux pour nous.

Je ne comprenais pas que tout cela n'était pas une illusion.

Je vis à Bordeaux, la ville de Montaigne et Montesquieu et malgré cela, je n'imaginai pas ce qui allait nous arriver...

18 juillet,

Il est un peu plus de 21h. A la fenêtre le soleil décline doucement laissant derrière lui une traînée orangée. La pièce est calme, seuls les derniers bruits des oiseaux viennent troubler ce silence reposant. La table à manger est dressée, nous nous apprêtons à dîner lorsque soudain des bruits de pas se font entendre sur le palier. Notre immeuble situé au 48 rue Auzonne, est réputé pour être un lieu de quiétude et de sérénité durant cette période sombre où règne la peur et l'inquiétude depuis l'arrivée du gouvernement de Vichy. Je m'étonne donc du raffut mais ma surprise ne fut que de courte durée puisque ...

Soudain 3 coups puissant retentissent. Je me souviendrais toute ma vie de ces échos au milieu du calme qui dominait auparavant. Je quitte alors la table et me dirige vers l'entrée pour ouvrir la porte...

Sur le perron, à ma plus grande stupéfaction, se tiennent deux policiers en uniforme de la police française de Vichy. Ils me demandent de confirmer mon identité ainsi que celle de mon mari. "Vos papiers " dit l'un d'entre eux d'une voix vide d'émotions. Mon mari, entendant cela, se lève brusquement pour me rejoindre. D'un geste de main, ils les saluent et leur donnent ces fameux documents.

Un silence pesant s'installe alors et semble durer une éternité. Je suis tétanisée, complètement paralysée. Leurs yeux se posent sur l'étoile jaune à côté de nos noms : Berthe et Martin Katz. Son regard glacial rempli de jugement m'effraie et je ressens, au fond de moi que quelque chose ne va pas, qu'un événement terrible va se dérouler prochainement.

Sans que je puisse comprendre ce qui m'arrive, je passe des bras protecteurs de mon mari à ceux d'un des policiers me retirant définitivement le peu de réconfort que j'avais pu trouver. On me traîne en arrière. Au loin, j'entends les hurlements désespérés de Martin. J'essaie de me débattre du mieux que je peux, mais le gendarme me tient bien trop solidement pour que je m'échappe de sa poigne et me fait dévaler les escaliers à une vitesse effrénée. Et puis, il s'agit de la police française après tout. Peut-être veut-elle m'aider? Peut-être est-elle seulement là dans le but de me protéger ? Alors je finis par me calmer et me résigne à les suivre. On m'oblige à monter dans une camionnette. Le moteur démarre.

Cela fait un an, un an depuis l'arrestation de ma femme, un an de larmes, de recherches, et d'espoirs envolés. C'est mon tour maintenant. Avant ce 18 juillet, j'avais peur des allemands, pas des français. Mais depuis cette date, tout s'est bouleversé dans ma vie. Je n'ai plus rien, j'ai tout perdu. J'ai peur mais je me dois d'être fort. Pour elle.

Il y a un jour où c'est Berthe qui a été à ma place. L'amour de ma vie. Je l'ai perdu il y a tellement de temps, qu'il me semble maintenant s'être passé une éternité. Ils me l'ont enlevé et je me dois de me battre pour la récupérer. Qu'importe ce qui m'arrivera, rien ne pourra être plus dur à surmonter que le chagrin que j'éprouve jour après jour. La culpabilité de ne pas être à sa place et de ne pas pouvoir la soulager de ses peines. J'espère, je prie constamment dans l'espoir de la retrouver.

A présent mon heure est venue, je sens que d'ici peu ils ont prévu de venir me chercher. Ce sera le cœur lourd mais avec l'esprit libre que je franchirai le seuil de la porte, encadré de ces deux hommes. Ces hommes qui hanteront ma vie à jamais mais qui sont pourtant mon seul espoir de la revoir. L'unique fil qui pourra me conduire à elle. Et me faire oublier ce cauchemar, où il me semble encore, un an après, entendre leur voix : "emmenez-la".

## Lettre sur l'administration allemande

Je suis Martin Katz hongrois d'origine et juifs, j'écris ces quelques lignes entre deux policiers je suis dans une rue proche de ma maison dont le vide s'en est désormais emparé

Cette lettre, je la dédie à ma France, pas celle de vichy mais celle du peuple français je souhaite impérativement que la mémoire de mes frères et sœurs soit commémorée au fil des années et que ce déshonneur fait au peuple juif soit vengé. Nous sommes emmenés de force, ma femme et moi, nous sommes témoin d'atrocités envers diverses familles, des petites filles ont été trainés de force implorant la clémence nous avons vu des mères désorientées ne sachant quel sera le destin de leurs enfants, des vieillards portés à bout de bras, des personnes emmenés à tort dont la seule erreur fut d'apporter un morceau de quelque chose à nous, juifs. Berthe reste forte et ne laisse rien paraître, cependant sa main dans la mienne n'en dit pas moins.

« Qu'avons-nous fait ? qu'avons-nous fait ? » nous répétons sans cesse cette question, sans réponses précises, la police se contente de quelques mots en retour « ce sont les ordres on n'y peut rien » ou d'un « C'est Papon vous êtes inscrits, vous êtes inscrits voilà tout ». Papon ? il ne me semble pas en avoir entendu récemment parler, Qu'a-t-il comme droit sur nous, innocent et réprimé de cette nouvelle doctrine allemande ayant passé la frontière de cette zone dite « libre ». « Maurice Papon » nous entendons ce nom au cours d'une discussion qui se déroule un peu plus loin, voilà le nom de notre bourreau, ce nom je le retiendrais je le répèterais. Cet homme qui n'a même pas le courage de descendre dans les rues et observer tout le désarroi qu'il cause.

Je suis Berthe Katz, vous n'êtes pas obligé de retenir mon prénom, je vous demande uniquement de restituer ce papier aux survivants de l'enfer qui nous est proche. Personne ne peut nous dire concrètement où nous allons, seulement, les regards suffisent et disent bien plus que des mots. Ces regards de haine mélangés à ceux de pitié témoignent du climat hostile qui nous est spécialement réservé mais « pourquoi nous ? Notre peuple n'a-t-il pas déjà assez subi ? » il est écrit d'avance que nous ne serons pas la seule victime ce n'est que le début d'une haine banalisée qui se propage et infecte les esprits des français tous comme les allemands précédemment.

Quoi qu'il advienne de mon mari et moi, nous serons peut-être séparés, ces derniers échanges sont-ils les quelques souvenirs de bonheur qui resteront ? Que nous réserve l'avenir ? Où iront ces enfants que j'avais l'habitude de croiser au coin du parc ? Nous interdire les lieux publics n'était-ce pas suffisant ? Jamais, ils ne pourront nous enlever nos racines et nos souvenirs. Les « sales youpin » venant des coins de rues ne nous atteignent pas, et ne détruiront pas notre foi en l'avenir et l'amour que nous portons à dieu. Je te prie : protège ces familles, je te prie : fait que Martin ne se fasse pas trop de soucis pour moi, je te prie : aide ces enfants, je te prie : soit indulgent avec ceux celant notre destin vers une mort certaine ; Je te prie : aides les hommes.

# Que va-t-on faire de nous?

Le policier claque la portière. Autour de nous, seul règne le silence pesant et le bruit de nos doutes. Dans nos têtes, les questions fusent. Berthe demande à un autre juif ce qu'il se passe pour essayer de comprendre la situation, pas de réponse. Son regard inquiet ne présage rien de bon. Les rumeurs de la semaine passée ressurgissent. Celles qui racontaient que certains voisins avaient mystérieusement quitté la ville. J'ose espérer qu'elles ne sont pas vraies... Sommes-nous destinés à connaître le même sort ? Que va-t-on faire de nous? Où allons-nous ? Va-t-on pouvoir rentrer chez nous? La machine à laver tourne encore. Et le rendez-vous de monsieur Benjamin... Qui va s'occuper du cabinet en mon absence ? Vais-je même pouvoir retourner au travail ? J'ai entendu parlé de camps de travail forcés en Allemagne, irons-nous là-bas ? La peur se lit partout autour de nous. Je n'avais jamais vu Berthe dans un pareil état. La pâleur de son visage, les larmes au bord de ses yeux et sa jambe tremblante témoignent d'une profonde angoisse . Va-t-on nous séparer ? Elle est mon pilier et je ne pourrais survivre sans elle. Ma réflexion est arrêtée nette par les grésillements de la radio... Le conducteur annonce notre arrivée prochaine à son interlocuteur. Nous nous regardons, l'air livide. Des sueurs froides me parcourent le corps. Berthe me prend la main et la serre de toutes ses forces. En la prenant dans mes bras pour la reconforter, je sais au fond de moi que notre sort ne dépend que de la pitié de Dieu. Nous avons déjà refait notre vie une première fois pour échapper à l'horreur en Hongrie, le cauchemar ne peut pas recommencer. Berthe me murmure "tant que nous sommes ensemble, on s'en sortira".

Soudainement, dans un cri de détresse, un des détenus craque. A bout de nerf, il bondit et s'acharne sur les parois du camion. A peine ce brouhat terminé, le camion s'arrête brusquement. Le policier assis sur la place passager se jette sur l'homme et, dans un geste rempli d'agressivité, extirpe le prisonnier du véhicule. Un coup de feu retentit.

Sans bruit le trajet reprend. Rapidement d'autres véhicules de police nous rejoignent avec à leur bord d'autres juifs.

Le camion s'arrête. Un gardien ouvre la portière et nous ordonne de descendre. Tout le monde reste pétrifié. Un soldat finit par distribuer des coups de matraque au hasard pour nous forcer à descendre. Les sanglots des enfants s'échappent du fond du camion. Personne n'ose dire quoi que ce soit. Comme chacun ici présent je cherche un regard rassurant. Au beau milieu d'un silence morbide, l'un des gardiens nous ordonna de suivre la file jusqu'au train.

L'aboutissement d'une vie, une mort forcée. Sentir qu'elle se rapproche, projetant des funestes desseins sur chacun d'entre nous. Je tourne la tête. Des êtres, partout, repliés sur eux-mêmes, pâles, inquiets, en proie au froid. L'obscurité est totale, seules quelques rayons de lumière éclairent nos visages blêmes et nos regards vides. Impossible de dormir complètement. Comment repousser de nos têtes des idées aussi incertaines quant à notre avenir ? Quant à mon avenir ? De quoi sont-ils vraiment capables. De coups d'abord, ensuite les marches forcées ou l'on fonce, tête baissée. Marche ou crève, telle est leur devise. Qu'en sera-t-il de la prochaine étape ?

J'essaye d'oublier la peur sournoise qui, tapie dans un coin de ma tête, tente de m'envelopper de son étreinte glacée. J'ai faim, je souffre, j'ai mal. Ces idées tournent en boucle dans ma tête, ruminantes, presque malades. Comme une force obsessionnelle à laquelle je tente de résister. Je m'y suis comme résigné, soumis, vaincu, abattu.

Les nuits sont longues, les jours se confondent, le temps s'arrête. Des bêtes, voilà ce que nous sommes devenus dans ce wagon mortuaire. Isolés de tout espoir, envahis par cette odeur saisissante d'excréments, symbole de notre déchéance. Nos sens se troublent. Notre humanité s'est évaporée.

Je nous revois à Bordeaux, Berthe et moi, heureux ensembles. Nos promenades sur les quais comme par un jour d'été. Je regarde ses yeux malicieux et pétillants. Que la vie est douce. Que la vie était douce. Comment se rendre compte à ce moment-là, que le bonheur s'émiettait entre nos doigts.

Une secousse se fait ressentir, le train s'arrête. Les respirations se font plus saccadées, plus retentissantes. L'inquiétude monte en nous, grandissante, dévastatrice. Cette fois-ci sera peut-être la dernière.

Soudain, les portes s'ouvrent. C'est la fin.